

La première Communion

DE tous les souvenirs, de toutes les impressions que les divers événements de la vie laissent dans l'esprit, dans l'âme, dans le cœur de l'homme, nul n'est assurément plus tendre et en même temps plus vivace que celui de la première communion.

Ah ! c'est qu'en ce jour le cœur détaché complètement des choses matérielles, est tout entier au Dieu de l'Eucharistie, et jouit sans arrière-pensée, sans entraves, sans restriction, d'une partie, oh ! combien faible pourtant, du bonheur qui inonde les élus dans le Paradis.

On l'a redit bien des fois : Le jour de la première communion est le plus beau de la vie ; oui, parce que c'est le seul que l'on a complètement vécu ici-bas comme si l'on n'eut point appartenu à la terre, terre de misères, de souffrances et d'épreuves, sur laquelle péniblement l'âme humaine, traîne le boulet de l'esclavage et souvent, hélas ! succombe sous le poids de la chaîne du déshonneur, de l'infamie.

Comprendrons-nous jamais tout le bonheur d'une âme créée à l'image de Dieu, et qui, libre du boulet la rivant à la terre, libre des chaînes l'attirant vers la fange, se donne tout entière à son Créateur qui, lui, à son tour se donne tout entier à elle. Peut-il exister un bonheur comparable à celui que donne l'union parfaite de la créature avec son Créateur, du Créateur avec sa créature ? "Ce n'est plus moi qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en moi". C'est la vie du nouvel Adam dans l'âme du chrétien, cette vie dont parlait l'illustre martyr et évêque saint Ignace d'Antioche lorsqu'il disait de lui-même et des autres chrétiens amis de Dieu : Nous sommes des porte-Christ, parce que Jésus-Christ vit en nous. N'est-ce pas en cette union parfaite que consiste, en effet, tout le bonheur des élus ? bonheur inondant l'âme tout entière, remplissant le cœur jusqu'au bord et laissant l'esprit dans un repos, un contentement parfait.

Le vrai bonheur n'est point bruyant ; aussi les joies mondaines ne sont-elles point le bonheur ; le bonheur remplit l'âme, les joies, les plaisirs de la terre, ne laissent après eux qu'un vide affreux.

De quelle douce et vive émotion ne sommes-nous pas saisis en considérant les "chérubins" de Jésus au retour de la table sainte ; l'auréole du bonheur le plus pur rayonne autour de leur jeune front et leur visage porte quelque chose de vraiment céleste qui nous va droit au cœur et commande tout à la fois le respect et l'admiration ; puis, brusquement le bonheur goûté par nous autrefois, nous envahit et, malgré nous, d'abondantes larmes tombent de nos yeux, larmes de joie et de regrets tout à la fois. Oh ! le beau jour de notre première communion. Combien heureux nous fûmes ce jour-là où, comme aujourd'hui dans le cœur de ces enfants, Dieu lui-même, sous les espèces eucharistiques, descendait tout entier dans notre cœur. A Jésus nous jurions amour et fidélité ! Et depuis ? Depuis, hélas ! à quelle incalculable distance n'avons-nous pas relégué parfois et le Dieu et le bonheur inénarrable de notre première communion. Oh ! combien malheureux ne sont-ils pas ceux qui, oubliant le plus beau jour de leur vie, foulent aux pieds les serments solennels faits à Jésus, et confiants en eux seuls, deviennent une proie facile des néfastes embûches de ce monde. Eux seuls savent ce que leur coûte, par la suite, une telle conduite.

* * *

"C'était vers les derniers temps du premier empire, il y avait fête aux Tuileries.

"Formidables et superbes, allaient et parlaient ces hommes de bronze qui avaient vaincu l'Europe et contre lesquels l'Europe se levait. Parmi eux rayonnait d'un feu sombre la figure césarienne et terrible de Napoléon. On causait, et ce qui s'agissait dans cette causerie, c'était le sort même du monde.

"Sur un vaste tapis brodé par les mains exquises de l'art, entouré de merveilles dont il faisait ses jouets, l'enfant impérial était à demi couché. Des femmes dont les pierreries brillaient comme des étoiles, des reines assises dans des nuages de dentelles, des jeunes filles d'une grâce enfantine écoutaient ou s'amusaient à lutiner le petit prince, celui qu'on appelait le Roi de Rome.

Par un pé avec ces splendeurs, on apercevait à travers la fenêtre un groupe hideux de malpropreté. C'étaient des gamins sordides qui s'amusaient à se vautrer dans la boue du quai, de Paris. Le Roi de Rome était triste, inattentif, agacé, repoussait et sembla par un mécontent. Il toute caresse blait tourment mal indéfinissable.

L'empereur s'approcha : — Qu'as-tu mon fils ? — Tout cela m'ennuie, dit l'enfant en montrant d'un geste les statues, les tableaux, les chefs-d'œuvre, qui peuplaient le salon.

— Tout cela c'est l'art, dit Napoléon.

— Tout cela m'ennuie, répéta l'enfant, en désignant les hommes d'Etat et les généraux, et faisant sans doute allusion à ces conversations trop élevées pour lui, à ces gigantesques plans de bataille, à ces idées d'où dépendait le sort de la terre.

— Tout cela, c'est le génie et la gloire, dit l'Empereur.

— Tout cela m'ennuie, répéta l'enfant une troisième fois en indiquant le cercle charmant de jeunes femmes au milieu desquelles il était placé.

nible contraste de Paris. me était tif, agacé, repoussait et sem- té par un ble.

voir, le cœur toujours en haut et l'esprit toujours sérieusement occupé. Ce n'est qu'à cette condition que vous resterez dignes et libres.

Rappelez-vous qu'on glisse encore plus facilement qu'on ne tombe et que le vice tue ceux qui ne le tuent pas.

La maladie de notre siècle, c'est le rationalisme, c'est-à-dire la confiance sans bornes dans la puissance et les lumières de la raison. Bon nombre d'écrivains, je ne dis pas impies ou philosophes, mais soi-disant catholiques, mesurant la puissance divine à l'étroitesse de leur raison, ne craignent pas d'accuser nos pères de puérile crédulité parce qu'ils ont ajouté foi aux actions merveilleuses racontées dans la vie des Saints. Or il est de vérité catholique que les miracles sont essentiels à la véritable Eglise, qui, elle-même, n'est pour ainsi dire qu'une succession de miracles ininterrompue dans le cours des siècles. Quoiqu'il en soit je livre à la méditation de tous, le récit suivant rapporté par l'historien Evoque le Scholastique, et dont la véracité ne saurait être mise en doute.

Un enfant préservé des flammes d'une fournaise

Sous le pontificat de saint Agapit et le règne de Justinien, Mennus, patriarche de Constantinople, avait introduit parmi son peuple la pieuse coutume de communier souvent, et quand il restait dans le vase sacré quelques fragments ou parcelles d'hosties, on faisait venir des enfants de l'école voisine, dont l'innocence était bien connue, puis on distribuait ces précieux restes à ceux d'entre eux qui étaient à jeun.

Or, il advint qu'un jour parmi ces jeunes écoliers se trouva le fils d'un juif, vitrier de profession, laquelle consistait à cuire et à façonner le verre dans une grande fournaise. Ce jeune enfant alla avec les autres à l'église, s'approcha comme eux de l'autel avec une simplicité tout enfantine, et reçut les précieux fragments de la sainte Eucharistie ; mais, comme la cérémonie fut assez longue, il rentra à la maison plus tard que de coutume. Son père, irrité, lui en demandant la cause, il répondit ingénument et raconta ce qui s'était passé. Le juif ne se possédant plus de fureur et oubliant tout sentiment humain saisit l'innocent enfant et le jette au milieu de la fournaise incandescente, afin de l'y brûler vif.

Cependant la mère attendait toujours le retour de son fils : inquiète elle se mit à parcourir la ville afin de savoir ce qu'était devenu son enfant. Peine inutile : après trois jours de recherches, le cœur gros de soupirs et les yeux pleins de larmes, elle se retira dans un coin de la maison contiguë à la fournaise. Dans son désespoir, elle appelle son fils d'une voix plaintive et désolée. Quelle ne fut pas sa stupéfaction, lorsqu'elle entendit distinctement une voix sortant du milieu de la fournaise qui lui disait : "Ma mère, ma mère, me voici". A l'instant même elle court à la fournaise, l'ouvre et voit son fils debout au milieu des brasiers ardents, tout entouré de flammes, mais sain et sauf.

L'enfant interrogé, au sortir de la fournaise, comment il se faisait qu'il fut demeuré au milieu du feu un si long espace de temps sans en ressentir aucun dommage, répondit avec candeur : "Une grande dame vêtue d'un manteau d'azur et d'une robe de pourpre, la tête ceinte d'un diadème de gloire, est venue plusieurs fois me rafraîchir en répandant autour de moi une eau délicieuse, puis elle éloignait les flammes qui m'entouraient.

Le bruit de ce miracle, ajoute l'historien témoin oculaire, se répandit comme un éclair, par toute la ville. L'empereur Justinien et le patriarche Mennus voulurent connaître cet enfant béni et son heureuse mère. Quelque temps après ils furent tous deux admis au saint baptême et se consacrèrent au service de Dieu. Toute la ville s'unit à eux pour rendre mille actions de grâce à la très sainte mère de Dieu, qui protège si miséricordieusement et délivre de tous maux ceux qui reçoivent son divin Fils dans le très saint sacrement avec un cœur pur et orné d'innocence.

A. LUCINDE.



La communion de la Sainte-Vierge

— Tout cela, c'est la beauté... Que veux-tu donc, ambitieux terrible ? fit alors le César tout-puissant en se penchant vers ce blond visage qui brillait de quelque désir inconnu.

— Père, dit l'enfant en étendant son petit bras vers la fenêtre, je voudrais, moi aussi, aller me vautrer dans cette belle boue.

Hélas ! ne sommes-nous pas devenus insensibles à la beauté à l'art et au génie, et n'avons-nous pas laissé les splendeurs de la Foi pour aller nous vautrer dans la boue.

L'immonde ne nous a-t-il pas manqué ; n'avons-nous pas eu la nostalgie de la fange ?

O vous qui entrez dans la vie, le cœur et l'âme si pleins de sentiments élevés, prenez garde, il y a de la boue autour de vous. Restez attachés au Dieu de votre première communion, c'est-à-dire au de-